

Jean-Michel Maulpoix
ne cherchez plus
mon cœur



PUBLIC PAPIER

NE CHERCHEZ PLUS MON CŒUR

Né à Montbéliard, le 11 novembre 1952, Jean-Michel Maulpoix est l'auteur de recueils de poèmes et d'ouvrages poétiques en prose, parmi lesquels {Une histoire de bleu} (Mercure de France, 1992, et "Poésie/Gallimard", 2005). Il a été traduit dans de nombreuses langues étrangères.

Liant étroitement dans sa démarche d'écrivain écriture lyrique et réflexion critique sur la poésie, Jean-Michel Maulpoix a également fait paraître des monographies sur Henri Michaux (Champ vallon), Jacques Réda (Seghers), René Char, Rainer-Maria Rilke et Paul Celan (Gallimard), ainsi que des essais généraux de poétique (entre autres : {Du lyrisme}, publiés aux éditions José Corti).

Ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de Lettres modernes, et auteur d'une thèse de Doctorat d'état sur "la notion de lyrisme", Jean-Michel Maulpoix enseigne la poésie moderne à l'Université ParisOuest-Nanterre où il anime également une équipe de recherches intitulée "Observatoire de la poésie contemporaine".



son site : <http://www.maulpoix.net>



Twitter : @JMMaulpoix

© publie.net & Jean-Michel Maulpoix 2012

Dépôt légal : 3^e trimestre 2012

ISBN 978-2-8145-9635-1

Jean-Michel Maulpoix

Ne cherchez plus mon
cœur

PUBLIE PAPIER

AVENTURES

Cela qui s'aventure ne porte pas de nom. La langue toute est son domaine. Agenouillé, il fouille avec des branches : un peu de terre dérange le ciel, de minces araignées patinent parmi les reflets.

C'était sur les rives de la Meuse, à peu de pas du déversoir au tumulte incessant, ou bien en altitude, auprès d'un lac silencieux cerné de sapins, serti très haut dans la fraîcheur.

Cela mélange ses eaux. Des paysages se superposent. Quelque source soudain imagine de jaillir, une écorce éclate, le torrent transparent enveloppe de glace les chevilles parmi les pierres.

Il déchiffre en lui-même un murmure indistinct où la clarté d'une voix vient le surprendre. À certaines heures, se souvient-il, la lumière semblait y mieux voir. Ainsi la tiédeur de la cloche que frappe à la vesprée un rayon de soleil oblique.

Sa mémoire s'écoule en poussière. Cependant il exulte. Il s'évide mais s'obstine à parler de travers, rebondissant dans la blancheur comme une balle insonore.

Il démêle son désir à peine et remonte avec précaution vers des cimes lointaines où des phrases malhabiles furent griffonnées jadis sur des papiers pliés en quatre. Il poursuit sa propre fable en surplomb, jusqu'au corridor de la naissance éboulée dans l'herbe et le sang. Il froisse une fraîcheur d'église, un après-midi silencieux dans le souvenir de l'Office, quand le Dieu avec son cortège dort sous le bois ciré et que la croix s'égoutte au fond.

Cela s'égare dans son amour. Il se blottit : buste de femme et taille, couchés dans le trèfle, genoux pressés, sueur, linges sur les hanches, toison, échine, cheveux dénoués et bras nus. Il empoigne, caresse, se dépie se relève, puis s'agenouille encore...

Ce sont les gestes lents du soir dont la brûlure exauce un vœu ancien : dès maintenant mourir. Il invente cela pour se perdre et ne pourra cesser d'y croire, comme celui qui aime en détresse et dont l'amour disperse la vie entière.

Jadis, cela se fût sans doute ordonné d'une autre manière. Il patiente sur un banc, à la fin d'un dimanche. La conversation qui s'engage à mi-voix durera tard après le crépuscule. Malgré l'obscurité, il faut assembler quantité de bruits incertains et parler clair. C'est là une étrange manière de survivre. Des vocables brûlent. Le Dieu derrière les meubles récite des mots vagues ; il a perdu tous ses bijoux.

Comme certaines étoiles reculées ou très vieilles, n'influençant plus guère la destinée des hommes, manquant trop d'éclat, cela n'est pas vraiment mourir, mais décompter les heures et se rappeler les noms de ceux que l'on avait aimés.

Il feuillette d'anciens livres et se reconnaît au détour d'une phrase. Il écoute sa musique lointaine, le léger bruit de bouche d'une aïeule aux cheveux tirés qui racontait l'histoire en fronçant les paupières derrière ses lunettes. Puis cette odeur confuse de reinettes alignées sur des journaux ouverts au sec dans le grenier, une touffe de

lavande ou de thym, séchant la tête en bas, accrochée à une poutre, des cartes postales dans une caisse, des photos et des livres, toujours les mêmes, qu'il feuillette assis sur une malle. Des peaux qui pèlent, parcheminées. Comme le brouillon de quelque chose. Baissant la voix, tournant le dos, cela se tait.

S'effacer, lui laisser la place, il ne l'occupera jamais toute, il fait le vide autour de lui. Difficile à dire : il se concentre et se ramifie, un rien suffit à son visage, il en change, ne veut pas savoir, mais connaît des choses. Il va, passe, s'infléchit, se propage et parle à peu près sans rien dire, derrière les bouquets d'ortie, appelant avec peu de mots du fond d'un terrain vague.

Il faudrait avoir eu la chance d'arriver au moment exact où le papillon quitte sa chrysalide : on verrait d'abord apparaître les pattes, puis les antennes, la trompe, les ailes pendantes qui se redressent tandis qu'il avale un peu d'air et s'allège pour s'envoler d'une espèce de crème opaque et rouge.

Surprendre l'âme à l'instant où elle s'apprête à rejoindre le village des morts ; saisir un souffle entre les paumes ; retenir sous la main l'empreinte d'une caresse intacte, longtemps après qu'aura cessé l'amour... Il faudrait. Ce sont des grains de mimosas fanés.

Cela, comme le toucher à peine de celle qui le suivait dans le couloir obscur... Il s'était retourné trop tôt. Avait tendu les mains sans pouvoir la rejoindre. Juste un effleurement. Il se souvient de ce regard par où se déchirait la vie...

Cela l'emporte, le délaisse, l'attire et le repousse, du même mouvement impatient que la mer. Il marchera longtemps à travers le monde, avec des chants tristes et sublimes qui déracinent les arbres et rassemblent autour de lui les bêtes sauvages et les oiseaux. Jusqu'au jour où des femmes jalouses armées de pierres, de branches et de râtaux, le mettront en pièces, puis disperseront sur la mer les débris de son corps. Alors son ombre rejoindra l'ombre de son amour.

Cela, paisible sous la paume, ainsi que le toucher furtif de celui qui s'en va, ne pesant pas, ne pleurant plus, c'est une très fine feuille de peau tiède tombée sur une épaule, le pressentiment de quelqu'un, ou le cri indistinct d'un papillon de nuit. Cela, dans la langue même n'a pas

de poids, sinon de la manière dont une ombre parfois semble alourdir la pierre : obscurément.

Ainsi, le soir, très tard, quand il rentre au long des trottoirs et marche entre deux silhouettes effacées tour à tour sous la haute clarté des lampadaires. Peut-être se souvient-il aussi de quelque bouche, effleurant autrefois sa joue, ses lèvres en avril sous un parapluie. Comme un premier amour.

Il lui arrive de marcher des heures à travers la ville, improvisant l'itinéraire au gré de la perspective, du tumulte, des coloris, ou pour la seule inclinaison des passants qui déambulent par là plus vifs et plus légers. Cette marche le délivre. Ce n'est plus lui qui va ni qui décide, mais l'œil et le pas des silhouettes qu'il accompagne. Pour une mèche de cheveux, il change de trottoir. Quelques boutiques le retiennent : l'une vend des couteaux au pied de la montagne Sainte-Genève, une autre de vieux livres symbolistes parmi des foulards et des Tour Eiffel au bord de la Seine. À l'angle d'une rue, son histoire se termine, le ciel s'entrouvre, c'est presque la mer. C'est un marché parfois, avec des poissons et des fruits, des cris et des parfums mêlés comme en province. Parfois, c'est une école à l'heure de la récréation : on s'arrête, on observe, on écoute, on s'accroche, on regarde toujours à travers des grilles.

Cela ou autre chose, tout le reste, plus encore : autant que l'amour, que mourir se peut, partout, littéralement et en tous sens, absent de tout bouquet, ou tel un vase immense plein d'encre et jonché de pétales, où recueillir les larmes de la langue, ce qui remonte du cœur et se noue dans la gorge, le fond de l'âme peut-être, inapparent, défait, robe en chiffon, trous de misère, c'est une église dans la mémoire, un jardin vide après trois ans, le son d'une cloche lorsque la neige entre en rafales dans le clocher, les craquements d'un escalier, deux ou trois pièces avec des meubles et des cartons, les bougies soufflées de l'anniversaire, les papiers froissés de Noël, dehors le vent, et dans la chambre un baiser tiède, un oreiller, ou quelques livres pour commencer, près de la lampe, l'étrange histoire de tout cela devenu fou, peut-être mort, à force de glisser infiniment à des années-lumière de l'amour.

Cela. Nul ne sait ce que c'est. Rien peut-être. Comme une respiration. Le pas de personne. Voix venue de nulle part. Gestes sans bras. Sans mains. Œil sans regard. Rien

que la mémoire. Sans souvenirs. Ou des lèvres toutes seules. Des vêtements sans corps. Pourtant sans perdre l'équilibre. Le froissement d'une jupe dans l'escalier. On cogne à la porte. Le début d'un amour. Ou d'une phrase. Qui reste à écrire. Il a faim et soif. Il désire. Il faudra bien que tout cela se décide enfin à parler.

Où est-il ? Nul ne sait. Là-bas et ici-même. Sur une île. C'est-à-dire nulle part. Ou sur la mer. À la dérive. Cela s'égare et s'accélère, quand il faudrait à sa mémoire de longues phrases patientes, ou des fils électriques tendus derrière les dunes près de l'océan : là circulerait la fable, les oiseaux migrants viendraient s'y reposer. Cela, si fin, si ténu que nul ne le remarquerait, ne sachant pas où ça le mène : il se retrouverait un soir à son tour dans la chambre, tout occupé à démêler l'écheveau de sa propre vie.

Cela, cette chair, de peu de poids dans les paumes, qui souffre et qui saigne, avec le sifflement de la respiration, la pompe rouge obstinée du cœur, et cet épais silence auprès de qui la voix insiste, mais dont elle n'obtient rien : il la supporte et la prépare à se défaire.

Cela se déplace dans le corps des hommes comme dans une cave, une grotte, une forêt maléfique, une ville ou le fond de la mer, avec des ruelles, des canalisations invisibles et des fils, des carrefours encombrés, des chantiers, des usines, des ruines, des banlieues silencieuses et

des quartiers fétides mal fréquentés. Cela pousse ou recule, promène sa petite histoire, s'énerve, dit tout haut des choses, s'amuse et pleure, absorbe, régurgite, coule en soi comme un fleuve, oublie son corps ou s'y mélange... Cela, comme la douleur des hommes essayant de voir au-dehors ce qui lentement se prépare dans le secret de leurs vertèbres et de leur sang.

Cela, il y faudrait un corps, tiède à caresser longuement, où se glisser ensuite et dormir. Il y faudrait des plages et des pics, des prairies épaisses, des ciels tropicaux, des animaux luxurieux ou fragiles, tout le roman accouru du monde, par images, sanglots, coups de reins et corps étendus sous les portiques d'un temple couvert d'ardoises. Il y faudrait des phrases sonores et des silences inépuisables, une âme en somme avec des linges et le grand vent.

Ce serait par exemple une villa à clochetons, véranda et petits carreaux en verre de Venise, pleine de recoins et de surprises, avec des tuiles vernissées, une cloche et une grosse porte peinte à laquelle on accède par un sentier de gravier fin en pente qui sinue entre les pins.

Cela cogne en lui-même contre des volets clos.

www.publie.net
coopérative d'édition numérique